



**HAL**  
open science

## “ La Bourse ou le temps – L’imaginaire financier de Marcel Proust ”

Stéphane Chaudier

► **To cite this version:**

Stéphane Chaudier. “ La Bourse ou le temps – L’imaginaire financier de Marcel Proust ” . M. Poirson, Y. Citton, C. Biet (dir.). Les Frontières littéraires de l’économie (XVIIe-XIXe siècles), Desjonquères, p. 79-91., 2008. hal-01694534

**HAL Id: hal-01694534**

**<https://hal.science/hal-01694534>**

Submitted on 27 Jan 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Stéphane Chaudier

**Publication :** « *La Bourse ou le temps – L’imaginaire financier de Marcel Proust* » (avec Clément Paradis) *Les Frontières littéraires de l’économie (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*, textes réunis par M. Poirson, Y. Citton, C. Biet, Paris, Desjonquères, 2008, p. 79-91.

**Auteur :** Stéphane Chaudier, université de Lille, laboratoire ALITHILA, EA 1061

**Mots-clés :** Proust, *À la recherche du temps perdu*, argent, finance, Lionel Hauser

**Résumé :** Il est un fait qui, dans *La Recherche*, passe presque inaperçu : « Ma tante Léonie m’avait fait héritier en même temps que de beaucoup d’objets et de meubles embarrassants, de presque toute sa fortune liquide – révélant ainsi après sa mort une affection pour moi que je n’avais guère soupçonnée pendant sa vie ». La « fortune liquide » de Léonie permet au Narrateur de renoncer à toute carrière, d’éviter tout choix contraignant ; elle fait de lui un « héritier » qui peut différer indéfiniment son entrée dans le monde social. Comment entre-t-il en possession de cet héritage ? Qu’advient-il de cette fortune ? Engloutie. Dépensée pour Albertine. Le romancier feraait don à son héros de son incompétence boursière. Mais au lieu que les spéculations de Proust occupent une part non négligeable de sa correspondance, la chose est ici réglée en une phrase. Désinvolture ? analyse économique paraît compromise par le primat accordé à la vie intérieure et par l’immaturité affective du héros. Faut-il s’en tenir là ? Lecteur assidu des chroniques boursières du *Figaro*, des *Débats* ou des *Courriers de la Bourse*, bien renseigné par des amis ou des connaissances appartenant au milieu de la banque. Les romans du XIX<sup>e</sup> siècle qui s’intéressent à la Bourse discutent sa place dans la société ; ils fustigent ou encensent la spéculation. *La Recherche*, on l’a vu, est aussi l’histoire de la « ruine relative » du Narrateur, et celui-ci n’est pas le seul à subir les aléas de la Bourse. Jamais pourtant le roman ne condamne la spéculation ; jamais il ne la présente comme un danger, suscitant de terribles angoisses et des catastrophes irréversibles. Dès qu’il est question de sommes gagnées ou perdues à la Bourse, le ton est au contraire détaché, enjoué. Faut-il y voir le signe d’une représentation superficielle qui voudrait conjurer, sur le mode de la fiction, les expériences malheureuses de son auteur et de la société française ? Le roman traduit-il le point de vue d’un possédant heureux ? Peut-être. C’est pourtant une autre hypothèse que nous voudrions proposer : Proust accepte la spéculation parce qu’elle lui apparaît comme l’image même de la réalité. Il estime qu’on peut décrire la réalité, mais qu’il est vain de vouloir la transformer : elle doit être acceptée telle qu’elle est puisqu’elle ne peut pas être autre que ce qu’elle est. Mais comment s’explique cette étrange philosophie de la Bourse ? Quels en sont les enjeux romanesques ?

### La Bourse ou la vie : l’imaginaire financier de Marcel Proust

Il est un fait qui, dans *La Recherche*, passe presque inaperçu : « Ma tante Léonie m’avait fait héritier en même temps que de beaucoup d’objets et de meubles embarrassants, de presque toute sa fortune liquide – révélant ainsi après sa mort une affection pour moi que je n’avais guère soupçonnée pendant sa vie<sup>1</sup> ». On évoque souvent ces meubles, parce qu’ils font l’objet d’une profanation : le héros les offre à une tenancière de bordel dont ils décorent

---

<sup>1</sup> Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, nouvelle édition publiée sous la direction de Jean-Yves Tadié, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1987, t. I, p. 445. Nous abrégeons désormais la référence en *RTP*, suivi du numéro du volume et de la page.

l'établissement<sup>2</sup>. Mais la « fortune liquide » de Léonie n'est pas moins importante. Elle permet au Narrateur de renoncer à toute carrière, d'éviter tout choix contraignant ; elle fait de lui un « héritier » qui peut différer indéfiniment son entrée dans le monde social. Comment entre-t-il en possession de cet héritage ? Qu'advient-il de cette fortune ?

Mon père, qui devait gérer cette fortune à ma majorité, consulta M. de Norpois sur un certain nombre de placements. Il consulta des titres à faible rendement qu'il jugeait particulièrement solides, notamment des Consolidés anglais et le 4% russe. « Avec ces valeurs de tout premier ordre, si le revenu n'est pas très élevé, vous êtes du moins assuré de ne rien jamais voir fléchir le capital<sup>3</sup>. »

Des dizaines d'années passent. Albertine meurt dans un accident.

Depuis sa mort, je ne m'étais plus occupé des spéculations que j'avais faites afin d'avoir plus d'argent pour elle. Or le temps avait passé ; de grandes sagesses de l'époque précédente avaient été démenties par celle-ci, comme il était arrivé autrefois de M. Thiers disant que les chemins de fer ne pourraient jamais réussir ; et les titres dont M. de Norpois nous avait dit : « leur revenu n'est pas très élevé sans doute mais du moins le capital ne sera jamais déprécié » était souvent ceux qui avaient le plus baissé. Rien que pour les consolidés anglais et les Raffineries Say, il me fallait payer aux coulissiers des différences si considérables, en même temps que des intérêts et des reports que sur un coup de tête je me décidai à tout vendre et me trouvai tout d'un coup ne plus posséder que le cinquième à peine de ce que j'avais hérité de ma grand-mère<sup>4</sup>.

Le romancier fait don à son héros de son incompétence boursière<sup>5</sup>. Mais au lieu que les spéculations de Proust occupent une part non négligeable de sa correspondance, la chose est ici réglée en une phrase. Désinvolture ? « Quant à ma ruine relative, j'en étais d'autant plus que mes curiosités vénitiennes s'étaient concentrées depuis peu sur une jeune marchande de verrerie à la carnation de fleur ». À cette jeune beauté, le Narrateur voudrait bien « faire à Paris une situation quelconque » : mais il craint que sa fortune écornée ne puisse « la tenter assez pour qu'elle [quitte] son pays et [vienne] vivre à Paris pour [lui] seul<sup>6</sup> ». D'un roman qui, sur ces questions financières, met en scène un Narrateur si peu conséquent, peut-on attendre quelque éclaircissement sur la vie économique de son époque ? On peut en douter. Le texte n'a rien de plus pressé que de rendre Norpois responsable de la ruine du héros. La fortune engloutie à la Bourse semble le prix à payer pour expier la mort d'Albertine : elle meurt à cause de lui, mais il s'était ruiné pour elle. L'analyse économique paraît compromise par le primat accordé à la vie intérieure et par l'immaturité affective du héros.

Faut-il s'en tenir là ? Lecteur assidu des chroniques boursières du *Figaro*, des *Débats* ou des *Courriers de la Bourse*, bien renseigné par des amis ou des connaissances appartenant au milieu de la banque, MM. Lionel Hauser, Georges Levy, Lambert Rothschild, Léon Fould, Proust, sans être un spécialiste, se passionne pour la vie financière de son temps. Mais les représentations qu'en offre *La Recherche* sont très déroutantes. Les romans du XIX<sup>e</sup> siècle qui s'intéressent à la Bourse discutent sa place dans la société ; ils condamnent ou encensent la spéculation<sup>7</sup>. *La Recherche*, on l'a vu, est aussi l'histoire de la « ruine relative » du Narrateur,

---

<sup>2</sup> RTP, I, 567-568.

<sup>3</sup> RTP, I, 445-446.

<sup>4</sup> RTP, IV, 218-219. On note un lapsus intéressant. C'est de sa tante qu'il hérite, et non de sa grand-mère. Le héros se sent coupable de son indifférence lors de la mort de sa grand-mère, et c'est sans doute cette culpabilité qui ressurgit, alors qu'il est question d'un héritage dilapidé.

<sup>5</sup> Voir à ce sujet l'analyse importante de Philip Kolb, « Marcel Proust spéculateur », *Etudes proustiennes n°1, Cahiers Marcel Proust nouvelle série*, n°6, Gallimard, 1973, p. 179. Voir aussi la synthèse fine et remarquablement documentée que propose Luc Fraisse, dans *Proust au miroir de sa correspondance*, Paris, SEDES, coll. « des livres et des hommes », 1996, pp. 301-314.

<sup>6</sup> RTP, IV, 219.

<sup>7</sup> Christophe Reffait, *La Bourse dans le roman du second XIX<sup>e</sup> siècle, discours romanesque et imaginaire social de la spéculation*, Paris, Honoré Champion éditeur, 2007.

et celui-ci n'est pas le seul à subir les aléas de la Bourse. Jamais pourtant le roman ne condamne la spéculation ; jamais il ne la présente comme un danger, suscitant de terribles angoisses et des catastrophes irréversibles. Dès qu'il est question de sommes gagnées ou perdues à la Bourse, le ton est au contraire détaché, enjoué. Faut-il y voir le signe d'une représentation superficielle qui voudrait conjurer, sur le mode de la fiction, les expériences malheureuses de son auteur et de la société française ? Le roman traduit-il le point de vue d'un possédant heureux ? Peut-être. C'est pourtant une autre hypothèse que nous voudrions proposer : Proust accepte la spéculation parce qu'elle lui apparaît comme l'image même de la réalité. Il estime qu'on peut décrire la réalité, mais qu'il est vain de vouloir la transformer : elle doit être acceptée telle qu'elle est puisqu'elle ne peut pas être autre que ce qu'elle est. Mais comment s'explique cette étrange philosophie de la Bourse ? Quels en sont les enjeux romanesques ?

### ***L'euphorie d'une première mondialisation***

*La Recherche* couvre une période considérée comme celle de la première mondialisation. Comprise entre 1870 et 1914, elle s'est accompagnée d'une réelle mode de la spéculation<sup>8</sup>. De fait, le roman de Proust montre les traces de cet engouement. De nombreux titres sont cités : les « Consolidés anglais et le 4% Russe<sup>9</sup> », « de Beers<sup>10</sup> », « l'Extérieure<sup>11</sup> », « une action nominative de la compagnie des eaux<sup>12</sup> », « les actions du canal de Suez » et de la « Royal Dutch<sup>13</sup> », les mines « Ivanhoé », « Primerose », « la mine Premier<sup>14</sup> », « l'Union Générale<sup>15</sup> », « les Raffineries Say<sup>16</sup> ». Parmi les choses familières auxquelles se lie l'image d'Odette, Swann cite « ses collections », « sa chambre », « son vieux domestique », et le « banquier chez qui il avait ses titres<sup>17</sup> ». Mêlé à la vie quotidienne des amants, ce dernier réapparaît, personnage anonyme mais significatif : « il avait oublié de demander à Odette, si elle avait décidé la couleur dont elle voulait faire repeindre sa voiture, ou, pour une certaine valeur de bourse, si c'était des actions ordinaires ou privilégiées qu'elle désirait acquérir<sup>18</sup> ». Pour le riche oisif et la femme entretenue, le banquier joue le rôle d'un fournisseur, comparable au carrossier ou au marchand de couleur. De fait, le banquier, le coulissier, l'agent de change n'ont pas grand prestige social. Certes, Albertine, orpheline pauvre, en impose à la mère d'Andrée parce qu'elle est régulièrement invitée par « la famille d'un régent de la Banque de France, président du Conseil d'administration d'une grande Compagnie de chemin de fer<sup>19</sup> ». Mais pour tous les membres de la citadelle élégante du Faubourg, cela ne compte guère : « car », explique le romancier, « il y avait encore à cette époque entre tout homme gommeux et riche de cette partie de l'aristocratie et tout homme gommeux et riche du monde de la finance ou de la haute industrie, une différence très marquée<sup>20</sup> ».

---

<sup>8</sup> Voir à ce sujet le livre de Suzanne Berger, *Notre première mondialisation – Leçons d'un échec oublié*, Paris, Seuil et « La République des idées », 2003 : « Les français investirent au-delà de leurs frontières environ 50 milliards de francs-or [...]. Les petits épargnants se sont montrés plus friands de valeurs étrangères que les gros » (pp. 26 et 27).

<sup>9</sup> RTP, I, 445.

<sup>10</sup> RTP, IV, 433 et 319.

<sup>11</sup> RTP, IV, 319.

<sup>12</sup> RTP, I, 446.

<sup>13</sup> RTP, II, 720.

<sup>14</sup> RTP, II, 726.

<sup>15</sup> RTP, I, 503.

<sup>16</sup> RTP, IV, 218.

<sup>17</sup> RTP, I, 265.

<sup>18</sup> RTP, I, p. 301. Le motif qui consiste à associer le discours financier à la peinture de l'intimité des amants se retrouve dans *Albertine disparue*, à Venise, lorsque le lecteur surprend la conversation de Norpois et de sa vieille maîtresse, la marquise de Villeparisis : « “Avez-vous donné l'ordre de bourse pour mes Suez ? – Non l'attention de la Bourse est retenue en ce moment par les pétroles. C'est le compartiment en vedette. La Royal Dutch n'a pas fait un nouveau bond de trois mille francs. Le cours de quarante mille francs est envisagé. À mon sens il ne serait pas prudent d'attendre jusque-là. [...]” » (RTP, IV, 211).

<sup>19</sup> RTP, II, 287-288.

<sup>20</sup> RTP, II, 337.

Même si, du point de vue strictement mondain, la frontière entre nobles et banquiers existe bel et bien, Proust n'en saisit pas moins la collusion essentielle entre la spéculation et la haute aristocratie. Au cœur du catéchisme légitimiste qui a bercé l'enfance de Son Altesse Royale la princesse de Parme, la très prosaïque mention des titres de bourse voisine avec le rappel prestigieux des titres généalogiques :

« [...] Sois bonne pour les petits. Tes aïeux étaient princes de Clèves et de Juliers dès 647 ; Dieu a voulu dans sa bonté que tu possédasses presque toutes les actions du canal de Suez et trois fois autant de Royal Dutch qu'Edmond de Rothschild<sup>21</sup>. [...] Aussi n'aie jamais l'air en parlant de te rappeler de si grands privilèges, non qu'ils soient précaires (car on ne peut rien changer à l'ancienneté de la race et on aura toujours besoin de pétrole), mais il est inutile d'enseigner que tu es mieux née que quiconque et que tes placements sont de premier ordre, puisque tout le monde le sait ».

L'ironie du texte porte sur une question de morale : l'humilité feinte de la princesse n'est pas l'expression d'une nature intrinsèquement bonne ; elle traduit au contraire l'orgueilleuse conscience de la supériorité. Mais à moins d'être révolutionnaire, comment contester l'incontestable : « on ne peut rien changer à l'ancienneté de la race et on aura toujours besoin de pétrole » ? Les moyens de la domination se concentrent dans quelques mains ; le temps semble sans prise sur des positions sociales aussi assurées.

C'est pourquoi *La Recherche* montre la sainte alliance du capitalisme financier et de la haute aristocratie ; cette solidarité se marque par d'innombrables détails piquants :

Chaque fois qu'un homme du monde entre, dans ces conditions, en rapport avec un banquier, celui-ci lui fait perdre une centaine de mille francs, ce qui n'empêche pas l'homme du monde de recommencer avec un autre. On continue de brûler des cierges et de consulter des médecins.<sup>22</sup>

Une telle crédulité n'est cependant possible que parce que les pertes, parfois avérées, ne peuvent faire oublier les fabuleuses richesses qu'amassent les heureux de ce monde : « On évalue généralement que Mme Verdurin est riche à trente-cinq millions<sup>23</sup> » révèle Cottard, qui ajoute aussitôt : « Dame, trente-cinq millions, c'est un chiffre<sup>24</sup> ». Ces fortunes énormes ne semblent pas près de se tarir. L'œuvre multiplie des expressions comme « excessivement riche<sup>25</sup> » ou « colossalement riche<sup>26</sup> » ; et les termes « riche » et « fortune » sont souvent précédés de superlatifs<sup>27</sup>. Non sans humour, Proust note tout le jeu de fausses délicatesses par lesquelles les puissants dissimulent à leurs propres yeux le caractère arbitraire de leurs possessions. Norpois détient la palme du raffinement : « il n'hésita pas à féliciter mon père de la "composition" de son portefeuille "d'un goût très sûr, très fin, très délicat". On aurait dit qu'il attribuait aux relations des valeurs de bourse entre elles, et même aux valeurs de bourse en elles-mêmes, quelque chose comme un mérite esthétique<sup>28</sup> ». Mais le Narrateur n'est pas en reste :

---

<sup>21</sup> RTP, II, 720.

<sup>22</sup> RTP, II, 699. Proust, lui, préfère ne pas écouter les banquiers avisés qui le conseillent, au premier rang desquels Lionel Hauser. Peut-on lui donner raison ?

<sup>23</sup> RTP, III, 273.

<sup>24</sup> Cottard ne se trompe pas. En admettant qu'il s'agisse de francs 1892, cela représenterait plus de 113 millions d'euros 2005.

<sup>25</sup> Par exemple, RTP, I, 509.

<sup>26</sup> RTP, I, 446.

<sup>27</sup> Gracq s'en étonne et s'en irrite un peu : « tout le solide qui supporte ces irisations mondaines : la composition, les confluences et l'évolution de la fortune des Guermantes, les relations du duc avec son agent de change, son banquier, son notaire, son régisseur, toute la coupe en profondeur balzacienne [...] se font ici [...] explicitement désirer » (Gracq, « Proust considéré comme terminus », *En lisant en écrivant*, Paris, Corti, 1981, p. 98). Ce jugement est repris pp. 104-105, : « pas de "bourses moyennes" ou si peu, et seulement parmi les comparses ; la "richesse" figure partout comme un absolu indivisible et équivaut à la possession de coffres ou de cavernes aux trésors, mal localisées [...] ». Voilà qui donne, estime Gracq, un « caractère irréel et fabuleux » à la représentation proustienne des fortunes. Mais si celles-ci sont d'origine boursière, l'irréalisme de Proust s'inverse à nouveau, et redevient réaliste.

<sup>28</sup> RTP, I, 446.

Et rien ne fait mieux penser à certaines livraisons de *Notre-Dame de Paris* et d'œuvres de Gérard de Nerval, telles qu'elles étaient accrochées à la devanture de l'épicerie de Combray, que, dans son encadrement rectangulaire et fleuri que supportaient des divinités fluviales, une action nominative de la Compagnie des Eaux.<sup>29</sup>

Dans ces lignes poétiques, comment ne pas discerner une forme de complaisante mystification ? Oublieux de la signification économique et sociale de la possession de ces titres, indifférent aux conditions matérielles qui permettent l'efflorescence d'une jolie *forme*, le héros s'en tient à un esthétisme aussi charmant... que superficiel.

Le roman pourtant déborde cette appréciation frivole. Il refuse toute idéalisation de la Bourse, lui qui évoque de manière synthétique la « ruine retentissante » ou l'« enrichissement inespéré<sup>30</sup> » qu'elle suscite indistinctement. Restée à Combray après la mort de Léonie, Françoise aurait « perdu dans le Panama un petit avoir que celle-ci lui avait laissé<sup>31</sup> ». Or l'oncle d'Albertine, M. Bontemps, est un homme politique « vaguement panamiste<sup>32</sup> » : voilà qui s'ajouterait aux raisons qu'a Françoise de détester Albertine. Le roman déploie un riche et subtil réseau de correspondances boursières. Parmi les grands perdants de ce roman de la spéculation, on compte le Narrateur<sup>33</sup>, Françoise, Saniette. M. Verdurin évoque la fin tragique de cet être sensible, si souvent humilié, et « dont le coup de bourse pour se rattraper a échoué. En apprenant qu'il n'avait plus un franc et qu'il avait près d'un million de dettes, Saniette a eu une attaque<sup>34</sup> ». Autre ruine, celle d'un parent d'Albertine, le Baron Bréau-Chenut, liée « au krach de l'*Union Générale* »<sup>35</sup>. C'est lors de la faillite de cette banque, regroupant d'abord des groupes catholiques, puis conservateurs et royalistes, que la France connaît la première grande crise capitaliste de son histoire<sup>36</sup>. C'est encore un mouvement de Bourse que Proust mentionne pour recréer le climat d'une époque et fixer, dans l'esprit du lecteur, la mémoire d'un tableau historique, certes récent, mais déjà passé :

Son élection [en 1919, lors de la constitution du Bloc national] fut saluée avec joie par tous les journaux qui avaient fait « l'union » sur son nom, par les dames nobles et riches qui ne portaient plus que des guenilles par un sentiment de convenances et la peur des impôts, tandis que les hommes de la Bourse achetaient sans arrêter des diamants, non pour leurs femmes mais parce qu'ayant perdu toute confiance dans le crédit d'aucun peuple, ils se réfugiaient vers cette richesse palpable, et faisaient ainsi monter la de Beers de mille francs<sup>37</sup>.

### ***Les lois d'airain de la réalité***

Malgré toutes les ruines qu'elle engendre, malgré son caractère irrationnel, la Bourse ne suscite pas, dans *La Recherche*, de jugements dépréciatifs. Nulle valeur supérieure, nulle rationalité d'ordre social, politique ou moral ne sont invoquées pour condamner la spéculation. Certes, on trouve dans le roman bien des traits de satire :

---

<sup>29</sup> RTP, I, 446. Voir aussi ce passage très révélateur : « [...] un banquier est heureux d'avoir de nombreuses actions d'une mine, sans se soucier si cette mine répond aux jolis noms de mine Ivanhoé et de mine Primerose, ou si elle s'appelle seulement la mine Premier (RTP, II, 726). Malgré toutes leurs différences, le philistin (indifférent au beau) et l'esthète se rejoignent encore par leur commune indifférence aux sorts de ceux qui travaillent effectivement dans les mines.

<sup>30</sup> RTP, III, 137.

<sup>31</sup> RTP, I, 1273.

<sup>32</sup> RTP, II, 289.

<sup>33</sup> RTP, IV, 218-219.

<sup>34</sup> RTP, III, 828. À cette occasion, M<sup>me</sup> Verdurin fait part d'un réalisme cruel par lequel il n'est invraisemblable que Proust lui-même pût se sentir visé : « “Mais aussi pourquoi a-t-il joué ? C'est idiot, il est l'être le moins fait pour ça. De plus fins que lui y laissent leurs plumes et lui était destiné à se laisser rouler par tout le monde” ».

<sup>35</sup> RTP, I, 503.

<sup>36</sup> Voir à ce sujet Jean Bouvier, *Le Krach de l'Union Générale, 1875-1885*, Paris, Presses universitaires de France, 1960.

<sup>37</sup> RTP, IV, 432-433.

Bloch qui, comme tous les gens qui tiennent de près à la Bourse, accueillait avec une facilité particulière les nouvelles sensationnelles, ajouta : « On dit même beaucoup qu'il est mort. » À la Bourse tout souverain malade, que ce soit Édouard VII ou Guillaume II, est mort, toute ville sur le point d'être assiégée est prise<sup>38</sup>.

Mais la médiocrité des hommes ne fait que ressortir la pérennité des institutions. Dans *La Recherche*, la Bourse jouit en effet du statut d'une véritable institution. Elle incarne le principe de réalité ; or, de ce que la réalité n'est pas aimable, de ce qu'elle n'est conforme ni à l'ordre des désirs ni aux aspirations les plus hautes de l'individu, il ne s'en suit pas qu'elle puisse ou doive être niée. Le Narrateur n'a certes aucune estime pour « l'homme qui rédige des rapports, aligne des chiffres, répond à des lettres d'affaire, suit les cours de la Bourse » et qui se croit « légitime », « quand il vous dit en ricanant : "C'est bon pour vous qui n'avez rien à faire" » et éprouve « un agréable sentiment de sa supériorité<sup>39</sup> ». *La Recherche* s'écrit contre l'arrogante prétention de ces « diplomates ou financiers » qui pensent que leur activité épuise l'entier de la réalité :

Tous ceux qui n'ont pas le sens artistique, c'est-à-dire la soumission à la réalité intérieure, peuvent être pourvus de la faculté de raisonner à perte de vue sur l'art. Pour peu qu'ils soient par surcroît diplomates ou financiers, mêlés aux « réalités » du temps présent, ils croient volontiers que la littérature est un jeu de l'esprit destiné à être éliminé de plus en plus dans l'avenir<sup>40</sup>.

Le point de vue obtus de l'homme des dépêches (diplomatiques ou boursières) et celui de l'écrivain semblent donc irréconciliables. Mais précisément, l'idée que Proust se fait de la Bourse ne correspond en rien à celle qu'en ont les « professionnels » mis en scène dans son roman :

Au fur et à mesure que je me rapprochais de la jeune fille et que je la connaissais davantage, cette connaissance se faisait par soustraction, chaque partie d'imagination et désir étant remplacée par une notion qui valait infiniment moins, notion à laquelle il est vrai que venait s'ajouter une sorte d'équivalent, dans le domaine de la vie, de ce que les Sociétés financières donnent après le remboursement de l'action primitive, et qu'elles appellent action de jouissance<sup>41</sup>.

La métaphore boursière permet d'appréhender le statut de la réalité : on connaît une femme quand on cesse de créer par l'imagination une chimère qui n'est pas elle. La notion « d'action de jouissance » est significative : accordé par la vie, le droit d'user d'une chose, d'un être, se révèle décevant. Mais si décevante soit-elle – car elle opère sur le mode de la « soustraction » et vaut « infiniment moins » que l'« imagination » et le « désir » –, la réalité a pourtant sur ces concurrents fictifs un immense avantage : elle seule existe. La Bourse signifie ainsi le caractère *nécessaire* du réel.

Pour Proust, les structures contingentes du capitalisme financier coïncident avec l'ordre de la réalité. Il est peu douteux qu'une telle identification ait un coût idéologique ; mais l'essentiel est pourtant de bien comprendre la raison d'être de cet imaginaire boursier. Constatant le mépris de Gilberte pour les gens du monde après son mariage, le narrateur formule la loi suivante :

[...] la valeur d'un titre de noblesse, aussi bien que de Bourse, monte quand on le demande et baisse quand on l'offre. Tout ce qui nous semble impérissable tend à la destruction ; une situation mondaine, tout comme autre chose, n'est pas créée une fois

---

<sup>38</sup> RTP, IV, 318-319. Dans *La Recherche*, les rapports entre discours antisémite et satire anti-boursière existent, mais ils ne sont pas très développés. Les cas où l'expression « banquier juif » est employée pour jeter l'opprobre sur les juifs sont rares ; ils relèvent exclusivement de la représentation de l'antisémitisme des milieux aristocratiques les plus conservateurs. Voir RTP, II, 123, III, 490 et II, 817.

<sup>39</sup> RTP, III, 423.

<sup>40</sup> RTP, IV, 461.

<sup>41</sup> RTP, II, 228.

pour toutes, mais aussi bien que la puissance d'un empire, se reconstruit à chaque instant par une sorte de création perpétuellement continue, ce qui explique les anomalies apparentes de l'histoire mondaine ou politique au cours d'un demi-siècle. La création du monde n'a pas eu lieu au début, elle a lieu tous les jours.<sup>42</sup>

Ces lignes sont décisives : la référence à la Bourse permet d'explicitier ce que Vincent Descombes a nommé la « philosophie du roman ». Cette philosophie pratique n'est pas une esthétique ; elle ne vise pas à découvrir les lois de l'œuvre d'art ; elle envisage le monde tel qu'il est, la réalité où les hommes vivent et désirent. Or cette réalité obéit à deux principes. Le premier est permanent : c'est l'asymétrie structurelle du rapport de domination ; le second introduit un élément de variation conjoncturelle : le temps renforce ou amenuise l'énergie par laquelle se perpétue, chez tel ou tel, la volonté de domination. Si la volonté qui veut conserver ou accroître la puissance défaille, l'œuvre de « création perpétuellement continue » cesse ; et la puissance qui semblait « impérissable tend à la destruction ». La Bourse reflète exactement la réalité : tout ce qui s'offre se dévalue. L'être qui en recherche un autre, qui lui donne son amour, se discrédite aux yeux de l'être aimé. Désirer, montrer son désir, c'est s'exposer à l'humiliation. Symétriquement, la force appartient à ceux qui se font désirer. C'est là le ressort de la puissance, qu'elle soit mondaine, amoureuse ou politique.

La philosophie mondaine de Proust est pessimiste : elle se fonde sur l'incompatibilité stricte des expériences. Désirer, c'est se soumettre à l'ordre intime de la sensibilité. L'être désirant recherche les conditions de son bonheur ; mais il est voué à le faire dans un monde qui condamne toute manifestation du désir à la honte et l'impuissance. Heureux de désirer – car, par le désir, l'être se gonfle de puissance de vie –, le sujet désirant se trouve, dès qu'il veut se satisfaire, aux prises avec la loi d'airain de la vie sociale : celle-ci est hostile à toute manifestation du désir, qu'elle perçoit comme menaçante<sup>43</sup>. Ne pas désirer, c'est entrer dans la triste aventure de la domination : on consacre sa vie à perpétuer le théâtre factice où le sujet triomphe en s'offrant comme objet de désir. L'être de pouvoir est ainsi doublement aliéné et malheureux : certes, il est infiniment désirable, mais son *aura* mondaine se paie au prix fort : il s'interdit de désirer, méconnaît sa vie intérieure, se condamne à vivre pour autrui ; il devient l'esclave de cette supériorité qu'il s'acharne à faire reconnaître, jusqu'à ce que l'épuisement le gagne. Les lois de la Bourse sont celles de la vie, mais d'une vie aveugle à la « vraie vie », à ce qu'il y a de plus précieux en chaque être : la singularité de son désir, la configuration intime de sa sensibilité.

La question que la philosophie proustienne adresse à ses lecteurs est éminemment contemporaine – et peut-être résonne-t-elle avec plus de force encore aujourd'hui, à l'heure de la seconde mondialisation, que lors de la première. La question est la suivante : s'il n'est pas possible de méconnaître le monde de la Bourse, dont les lois régissent l'immense domaine des affaires humaines, est-il possible d'aménager, en dehors ou à côté d'elle, une autre existence ? Et si oui, en quoi consiste-t-elle ?

### ***Philosophies de la possession***

Il est, dans *La Recherche*, deux grands philosophes de la possession. Ces philosophies sont pratiques, en ce qu'elles sont professées par celui qui les vit. Elles estiment que l'avoir n'est nullement un attribut contingent de l'être ; c'est au contraire ce qui lui appartient en propre ; en ce sens, l'avoir est la manifestation éclatante de l'être. On n'« est » en effet que pour

---

<sup>42</sup> RTP, IV, 247.

<sup>43</sup> Dans son ouvrage célèbre, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, René Girard n'envisage le désir que comme une puissance aliénée à la vie sociale. Mais désirer *en vérité*, désirer une aubépine, un septuor et même Albertine, ce n'est pas se soumettre à l'autorité d'un maître en désirs : c'est découvrir et éprouver ce « moi profond » qui ne peut se réaliser que par la possession de l'objet désiré. Le désir est alors l'expression de la puissance de l'amour sans laquelle on ne naît pas à la « vraie vie », la vie invisible du sentiment que l'œuvre d'art extériorise et en faveur de laquelle elle témoigne.



autant qu'on parvient à faire valoir, au terme d'une action elle-même située dans le temps, ce qu'on a. Or ce qu'on possède se présente d'abord sous une forme virtuelle qu'il faut ensuite convertir en une réalité actuelle. L'opérateur d'une telle transformation, c'est bien sûr l'art : c'est lui (et non l'amour ou la mondanité) qui inscrit la catégorie de l'avoir comme manifestation de l'être dans le cycle du devenir. La première philosophie de l'avoir que présente le roman est celle de Bergotte. Le romancier spécule, à tous les sens du terme, sur son avoir :

On n'arrive pas à être heureux mais on fait des remarques sur les raisons qui empêchent de l'être et qui nous fussent restées invisibles sans les brusques percées de la déception. [...] Aussi Bergotte se disait-il : « Je dépense plus que des multimillionnaires pour des fillettes, mais les plaisirs ou les déceptions qu'elles me donnent me font écrire un livre qui me rapporte de l'argent. » Économiquement ce raisonnement était absurde, mais sans doute trouvait-il quelque agrément à transmuter ainsi l'or en caresse et les caresses en or.<sup>44</sup>

Cette philosophie est d'emblée discréditée ; elle ne fait qu'illustrer une loi générale qui voue les êtres au malheur. Bergotte choisit en effet d'inscrire son œuvre dans le circuit de l'échange marchand : il offre au public ce qu'il demande, des romans d'amour. Ce circuit est alimenté par une pratique consciente de la dépense : Bergotte dépense son argent, son énergie, dans des amours malheureuses qui alimentent ensuite ses écrits. Ce cycle « absurde » se place sous le signe de la métamorphose alchimique : « transmuter ainsi l'or en caresse et les caresses en or ». Mais cette alchimie ignore le livre ; elle en fait un pur moyen. L'œuvre n'est plus que le terme évanouissant d'un processus sans fin, sans finalité et sans interruption. Quand il est question d'argent, le vocabulaire alchimique revient souvent. Ainsi, dans ses lettres à Lionel Hauser, Proust parle de son conseiller financier comme d'un « prodigieux alchimiste », ce que Luc Fraisse commente ainsi : « Lionel Hauser en effet transforme les déficits en bénéfices ; l'auteur de la *Recherche*, lui, métamorphosera le temps perdu en temps retrouvé<sup>45</sup> ». Proust, qui subit de fortes pertes, ne peut pas penser que, comme pour les personnages de son roman, sa fortune s'accroîtra indéfiniment. Mais il s'y résout aisément, car les pertes avérées dans le monde de la Bourse n'affectent pas l'être. Comme le remarque Luc Fraisse, c'est sur une autre scène que la philosophie proustienne de l'avoir demande à être évaluée.

Par son narrateur interposé, Proust montre comment échapper aux lois d'airain de la réalité ; il pense et organise le transfert d'un monde (celui qu'exemplifie le fonctionnement de la Bourse) à un autre : l'extase du temps retrouvé, qui remet l'individu en contact avec « la vraie vie ». Contrairement à Bergotte, dont c'est l'amour des femmes qui alimente l'œuvre, Proust invente un dispositif où c'est la mémoire qui constitue l'inépuisable réservoir nourricier de l'œuvre. Une dernière fois, la métaphore boursière revient : le temps que l'on croyait perdu, tel l'argent dans un mauvais placement, revient, et décuple sa valeur :

Nous possédons tous nos souvenirs, sinon la faculté de nous les rappeler, dit d'après M. Bergson, le grand philosophe norvégien dont je n'ai pas essayé, pour ne pas ralentir encore, d'imiter le langage. Sinon la faculté de se les rappeler. Mais qu'est-ce qu'un souvenir qu'on ne se rappelle pas ?<sup>46</sup>

L'enjeu de la discussion avec Bergson est capital pour cette philosophie de la possession à laquelle Proust a lié son destin. Que signifie « posséder » un souvenir ? Le modèle heuristique qui sous-tend la réponse est celui de la Bourse : comme un titre de Bourse, le souvenir ne correspond à une réalité effective que s'il devient une « action de jouissance » ; or l'acte qui permet de jouir du souvenir, c'est la mémoire, la faculté de se le rappeler. « Du moment que je ne connais pas toute une partie des souvenirs qui sont derrière moi, du moment qu'ils me sont invisibles, qui me dit que dans cette masse inconnue de moi, il n'y en a pas qui remontent à

---

<sup>44</sup> RTP, III, 689.

<sup>45</sup> Luc Fraisse, *Proust au miroir de sa correspondance*, ouvrage cité, p. 314.

<sup>46</sup> RTP, III, 374.

bien au-delà de ma vie humaine ?<sup>47</sup> » L'évaluation du souvenir est liée à la question décisive de la subjectivité : si les souvenirs restent « invisibles », ils ne pourront pas témoigner de ce que le sujet a vécu – de ce qu'il est, et celui-ci se dissoudra dans l'illimité de la temporalité humaine. Cette dissolution dans l'infini du temps n'est pas ce que cherche l'œuvre, elle qui plaide en faveur d'un sujet « maître et possesseur du temps ».

### **Conclusion**

Posséder – des êtres, des biens, des moyens d'action – est une obsession proustienne : rien de plus vital que le titre de propriété pour qui s'éprouve comme l'homme du manque et de la perte : perte de la santé, perte des êtres chers, perte des croyances et des illusions, perte du temps. Malgré sa fortune, l'insécurité menace cet homme, à la fois juif et homosexuel, c'est-à-dire doublement défaillant par rapport aux normes de la respectabilité. Or si la Bourse gouverne le monde, elle est le lieu où l'homme sensible ne peut acquérir maîtrise et certitude. Reçu en héritage, l'argent que possède l'écrivain engendre les affres de la dépossession : « Je crois que j'ai fini par justifier le mot de Mme de Sévigné, sur son fils qui trouvait le moyen de perdre sans jouer et de dépenser sans paraître, puisque j'ai trouvé le moyen sans voir personne de faire “un pouf” sur les Mines d'or<sup>48</sup> ! » Il faut l'intervention salutaire d'un cousin compétent (figure d'un surmoi bienveillant mais intraitable) pour ne pas sombrer dans le naufrage. Au prix d'un déplacement, le passage de la réalité à l'univers de l'art, la Bourse fournit le modèle de ce à quoi Proust, cet esprit pratique dans sa déraison même, veut arriver : l'invention d'un régime d'activité qui permette de s'assurer la possession des bienfaits dispensés par le hasard, hasard des spéculations, hasard de la mémoire involontaire. Ce régime si exigeant, ce sera le travail. « “Quel casse-tête ça doit être” » estiment ceux qui n'y comprennent rien. « Françoise au contraire devinait mon bonheur et respectait mon travail<sup>49</sup> ».

---

<sup>47</sup> *Ibid.*

<sup>48</sup> Texte cité par Philip Kolb, « Marcel Proust spéculateur », *Etudes proustiennes n°1, Cahiers Marcel Proust nouvelle série*, n°6, Gallimard, 1973, p. 179.

<sup>49</sup> *RTP*, IV, 611.